

## LA PEUR DES INNOVATIONS

S'il y a une chose au monde que je trouve bête, c'est d'entendre dire, lorsqu'il s'agit d'innovations : *Mais ça ne prendra pas, ça ne s'est pas fait encore ici !*

La prudence est assurément une belle chose, mais il ne faut pas la pousser jusqu'à la peur et la bêtise.

Quand je vois tout fleurir ailleurs, et que nous en sommes encore à nos vieilleries renouvelées des Grecs, ça m'agace terriblement les nerfs !

Il semble que nous n'ayons confiance qu'en les choses qui ont, depuis très longtemps, reçu le baptême de l'étranger.

Je n'avance rien de trop en disant qu'on a planté ici des poteaux de télégraphe contre le gré de certaines gens, que c'est malgré elles qu'on peut, par le téléphone, se parler à trente lieues à la ronde, tout aussi bien que nez à nez ; qu'on voyage en chemin de fer au lieu de voyager à pied ; qu'on ne s'éclaire plus à la chandelle !

Quel reproche n'avons nous pas à faire à ces gens-là ?

S'ils étaient nés dix siècles plus tôt, ils seraient plus dans leur sphère, et on ne les aurait plus dans les jambes occupés à entraver la marche du progrès. Et de plus, le capital qui leur est échu, et qui dort dans leurs coffres, serait tombé dans les mains d'hommes en mesure de le faire fructifier.

Nous avons cette habitude invétérée de tout emprunter le vieux de nos voisins. Eux ont toujours du neuf qu'ils puisent un peu partout, et avec lequel ils font magnifiquement leurs affaires. C'est là, leur richesse.

C'est surtout à Montréal qu'on rencontre de ces encroûtés, de ces routiniers. Quel énorme capital est laissé inactif dans les banques, ne rapportant aux dépositaires qu'un mince intérêt ! N'est-ce pas assez pour faire rager les gens d'entreprise, de voir ce capital dormir, tandis qu'il pourrait tant profiter, non seulement à ceux qui sauraient l'utiliser, mais au pays tout entier ?

L'état d'apathie dans lequel nous vivons est dû à ces capitalistes routiniers. Ils sont cause que l'industrie, le haut commerce, les chemins de fer et toutes les grandes entreprises fluviales et terrestres sont passées entre des mains étrangères. J'entends parler ici des intérêts de notre nationalité et des capitalistes canadiens.

Qu'on m'indique une seule grande affaire commandée par nos capitalistes canadiens, et je me rétracterai bien vite. Mais on ne peut pas, car les Anglais et les Ecossais ont tout accaparé, et accapareront bien vite le peu que nous commandons !

A qui la faute ?

C'est à ces capitalistes qui ont peur des innovations, et dont l'esprit des affaires consiste à faire une fortune comme on fait une maison : c'est-à-dire en posant pierre par pierre. On a peur de mettre cent piastres à l'enjeu, lorsqu'il s'agit d'en réaliser mille. Quand on place cent sous, on veut une garantie d'égale valeur.

Je vous demande l'utilité de ces capitalistes, qui ont pourtant notre considération, notre respect. Quel bien font-ils à leur pays ? Cherchez même, chez eux, le moindre acte de charité. Je vous assure que vous n'en trouverez pas.

Harpagons, allez !

Parlez-leur de leur manque d'esprit d'entreprise ; parlez-leur d'innovations. Ils vous répondront : *Mais ça ne prendra pas ici !* Je connais beaucoup d'Anglais et d'Ecossais qui sont prêts à répondre qu'au contraire, ça prend bien !

Nous ne manquons pas de Canadiens d'entreprise à Montréal, mais ce qui leur manque c'est le capital. Je pourrais citer des centaines de cas où ces hommes auraient fait dans certaines entreprises, de colossales fortunes, tout en faisant du bien à leur pays, s'ils eussent été secondés par le capital des leurs. Et ces entreprises et ces fortunes, que sont-elles devenues ? Elles sont passées dans des mains étrangères.

Voilà le fruit de notre capital.

Ne pourrait-on pas réagir contre cet état de choses ? Je vous assure que oui.

Que les vieux de la vieille qui ont amassé des dollars dans un temps où il ne fallait que de la routine et de la persévérance pour réussir, en finissent avec leurs folles craintes, qu'ils entrent hardiment en lutte avec le capital de l'élément étranger, qu'ils suivent les jeunes qui marchent avec le progrès, qui le devancent même, et quand

un des nôtres a l'idée d'une grande entreprise, qu'on n'aille pas dire qu'il rêve, mais qu'on le seconde avec du capital !

Et quand quelqu'un parle d'innovations, qu'on étudie son idée et qu'on le seconde, si son projet a du mérite, au lieu de le décourager, comme on ne manque jamais de le faire.

En tout cas si nos capitalistes veulent dormir sur leurs piastres, qu'ils se taisent, qu'ils croupissent dans leur apathie, leur indifférence ; mais qu'ils ne cherchent pas à couper les ailes des jeunes qui veulent prendre leur essor, à leurs risques et périls.

JEAN CRAVACHE

## SIR THOMAS GLADSTONE



Sir Thomas Gladstone, second baronet, de Fasque et Balfour, dans le comté de Kincardine, lord lieutenant et "Custos Rotulorum" de ce comté, est mort le 20 mars, à sa résidence, près de Laurence Kirk.

Il naquit le 25 juillet 1804 et était le fils aîné de sir John Gladstone (créé baronet le 18 juillet 1846) et de Anne, fille de M. Andrew Robertson, prévôt de Dingwall, Rosshire. Il était le frère du très honorable William Ewart Gladstone, docteur en droit civil, ancien premier ministre.

Il reçut son éducation à Eton et à Christchurch, (Oxford) où il reçut le grade de bachelier ès-arts, en 1827 et celui de maître ès-arts en 1830. Il fut nommé docteur en droit civil en 1853.

Il fut élu membre du parlement pour Queenborough en 1830, pour Portarlington en 1832, pour Leicester en 1835, et pour Ipswich en 1842.

Le défunt baronet se maria, le 27 août 1835, avec Louisa, seconde fille de M. Robert Fellowes, de Shotesham Park, comté de Norfolk.

Il laisse une fille et un fils, Sir John Robert Gladstone, troisième baronet, député lieutenant de Kincardine et ex-capitaine dans les Coldstream Guards, qui naquit en 1852.

## LA SCIENCE DE LA VIE

Contre la conscience il n'est point de refuge ;  
Elle parle en nos cœurs ; rien n'étouffe sa voix.  
Et de nos actions elle est tout à la fois  
La loi, l'accusateur, le témoin et le juge.

Chacun a ses défauts, et vous avez les vôtres ;  
Indulgent et sévère, honnête homme et chrétien,  
Toujours pardonnez tout aux autres,  
Jamais ne vous pardonnez rien.

Au restaurant.

—Comment, vous me comptez ce pigeon onze francs ?

—Oui, monsieur.

—Qu'est-ce qu'il avait donc d'extraordinaire ?

—Il était apprivoisé !

## M. DESSAULLES.—ST. HYACINTHE

Nous continuons notre série de portraits des maires de nos principales villes, par celui de M. Dessaulles, de St Hyacinthe.

Cette jeune cité est une de celles dont l'avenir est le plus brillant.

Saint-Hyacinthe, sise sur la rive nord de la rivière Yamaska, ne compte que cent et quelques années d'existence. La date relativement récente de sa fondation s'explique par le fait qu'à la découverte du pays les premiers colons s'établirent autour de Québec et de Montréal, et sur les rives du St Laurent.

Des bords du grand fleuve la population pénétra peu à peu à l'intérieur, surtout vers le sud-est, atteignit la rivière Richelieu et se déversa ensuite dans la magnifique plaine arrosée par l'Yamaska.

La ville est située au centre d'une seigneurie d'une superficie de 36 lieues. Cette seigneurie fut accordée, le 23 novembre 1748, à Sieur François de Rigaud, seigneur de Vaudreuil, fils du marquis de Vaudreuil qui, pendant 21 ans, gouverna la colonie de la Nouvelle-France.

Cinq ans après, cette seigneurie fut acquise, pour le prix minime de quatre mille francs, par un citoyen de Québec, M. Jacques Hyacinthe Simon de Lorme, "entrepreneur pour les plates-formes et affûts d'artillerie pour le service du Roi en ce pays."

Les personnes qui ont connu le Saint-Hyacinthe d'il y a vingt ans avec le Saint-Hyacinthe actuel, ne reconnaissent plus cette jeune cité. Après l'incendie de 1876, il y eut une transformation complète.

Saint-Hyacinthe porte l'empreinte du progrès moderne. Ses rues sont bordées d'arbres, ses maisons construites avec goût plaisent à l'œil ; les jardins, les bocages embellissent les nombreuses villas qui bordent sa magnifique avenue ; ses maisons d'éducation, ses églises, ses communautés et ses autres édifices publics frappent par leur grandeur et la beauté de leurs proportions. Le parc au milieu duquel s'élève le collège est remarquable par ses fleurs, ses jets d'eau, ses statues, ses kiosques, ses bois résineux et ses grands ormes. La rivière Yamaska ceinture la ville ; la belle nappe liquide qui s'étend au-dessus de la chaussée, semblable à une glace de Venise, est sillonnée par d'élégantes embarcations, pendant que, vis-à-vis la partie industrielle, l'eau se précipite en cascades et fournit une force motrice capable d'alimenter un grand nombre de fabriques.

La cité de Saint-Hyacinthe a ceci de remarquable, qu'elle est à la fois un centre intellectuel, agricole et manufacturier.

La ville de Saint-Hyacinthe est très certainement un des centres agricoles les plus avantageux de la province, comme elle est une ville manufacturière de renom, car elle renferme des fabriques importantes.

Nous n'exagérons pas en disant que, eu égard à sa population, Saint-Hyacinthe est, en toute probabilité, la ville la plus manufacturière du Canada.

La population de la ville excède 6,000 habitants ; elle s'élève à huit mille environ, en comptant celle des villages de Notre-Dame, de la Providence et de Saint-Joseph qui touchent aux bornes de la cité. En y comprenant les habitants de la paroisses de Notre-Dame de St. Hyacinthe, le bureau de poste de la ville dessert une population d'environ onze mille âmes. Toute cette population est exclusivement canadienne-française, à l'exception de 300 personnes à peu près qui appartiennent à différentes nationalités.

L'avenir sourit à Saint-Hyacinthe ; elle marche dans la voie du progrès ; il y a de l'activité partout, et sur une population excédant à peine 6,000 âmes, 1500 personnes au moins trouvent de l'ouvrage dans les fabriques qu'elle possède, sans tenir compte des petites industries.

Melle Bébé commence à lire dans les premières pages de l'histoire sainte.

Tout à coup, elle s'interrompt :

—Alors, Adam, il était tout seul sur la terre, dis, maman ?

—Oui, ma chérie.

—Ce pauvre homme ! Comme il devait avoir peur des voleurs !